

tant. Ce chiffre est beaucoup plus faible que ceux de Chadwick (200 livres sterling), de Farr (150 livres), des Américains (3,500 dollars), mais je le crois plus rapproché de la vérité.

« D'après cette donnée, les 858,237 décès qui ont eu lieu en 1880, année normale que j'ai prise pour type, représentent 940,686,444 francs; en y joignant les frais de sépulture que j'ai négligés, on arrive à 1 milliard. C'est là notre dîme mortuaire.

« Pour celle de la maladie, j'ai pris pour point de départ les comptes de l'Assistance publique. En 1880, il a été traité dans les hôpitaux de France 462,257 malades qui ont fourni 15,904,373 journées, soit 34 par malade. Elles ont coûté 31,808,756 francs, soit 2 francs par journée. Il est mort 41,911 malades, soit 9 décès pour 100.

« La perte de travail résultant de ces journées de maladie, à 2 francs pour l'homme et 1 franc pour la femme, donnait une somme de 22,087,419 francs, représentant les frais de chômage, ce qui fait 53,896,175 francs pour le tout. Un simple calcul proportionnel permet, le nombre des morts étant connu, de faire le compte du travail entravé par les maladies à domicile. Elles s'élèvent en tout à 654,524,408, ce qui donne 708,420,583 francs pour la dîme de la maladie. « En la joignant à la dîme mortuaire, on trouve un total de 1,649,107,227 francs. La mort et la maladie coûtent donc à la France une somme qui dépasse la moitié de son budget. Si l'on pouvait diminuer d'un dixième cette mortalité, on réaliserait une économie annuelle de 165 millions, ce qui constituerait un magnifique budget de la santé. »

M. Rochard prouve qu'on peut aller bien au delà du dixième. Toutes les maladies qui déciment les populations sont des maladies contagieuses; or, toutes les

maladies contagieuses sont destinées à disparaître un jour, c'est-à-dire à s'atténuer, et il n'y aura plus à en tenir un compte sérieux parmi les causes de mortalité. Elles s'atténueront ou disparaîtront comme la peste, la lèpre, la suette, qui causaient des ravages effroyables au moyen âge et jusqu'aux derniers siècles. Il y aurait économie à se liguier pour éteindre ces fléaux: le choléra a déjà coûté à l'Europe 3 milliards; les fièvres éruptives font encore en Europe plus de 300,000 victimes par an et lui coûtent près de 400 millions. La fièvre typhoïde coûte 36 millions aux armées européennes et 100 millions aux populations civiles; la phthisie coûte par an 3 milliards à l'Europe, et la France y contribue pour 160 millions.

Pour réaliser ces espérances et faire passer ces idées dans la pratique, il faut deux choses: les faire accepter, obtenir l'argent nécessaire pour leur réalisation. La presse, le livre et l'enseignement rempliront le premier point. Quant à l'argent, ne peut-on pas le trouver sur les trois milliards de francs (2,903,000,000 en 1884) qui représentent annuellement le budget de la guerre pour tous les États de l'Europe. Que le budget de la guerre vienne en aide à celui de l'hygiène, et ce dernier le lui rendra au centuple le jour de la lutte par le nombre et la force de ses défenseurs. M. Rochard, dans une période chaleureuse et éloquente, déclare qu'il n'est pas de ceux qui marchandent lorsqu'il s'agit de la défense du pays; qu'aux heures néfastes les nations doivent se montrer prodigues jusqu'à la folie de leurs trésors comme du sang de leurs enfants. Mais l'ère des grandes guerres touche à sa fin; elles n'en ont plus pour un siècle, les guerres disparaîtront un jour comme ont disparu les grandes épidémies; si c'est une illusion, il demande à la garder jusqu'à son dernier jour.